

AGNÈS MICHAUX

Les Sentiments

roman



Marilyn, Montand
Une histoire d'amour

Flammarion

AGNÈS MICHAUX

Les Sentiments

r o m a n

Septembre 1960, *Let's Make Love*, le dernier film de George Cukor, plus pudiquement rebaptisé *Le Milliardaire* pour le marché français, sort sur les écrans américains. Marilyn Monroe et Yves Montand y tiennent la vedette. Mais plus que le film lui-même, ce qui tient le public en haleine, c'est l'histoire d'amour entre les deux acteurs.

Derrière les murs du plus glamour des hôtels de Los Angeles, le Beverly Hills Hotel, les sentiments naissent et s'affrontent. Dehors, les journaux se chargent d'inventer la légende.

Mais, pour ses quatre protagonistes, plus rien ne sera jamais comme avant.

Marilyn Monroe, amoureuse, aura tout tenté. En vain. Montand ne quittera pas Signoret. Sur le tournage des *Misfits*, la blonde la plus célèbre du monde vit le point final de la lente désintégration de son mariage avec Arthur Miller. Quant à Simone, quelque chose en elle semble irrémédiablement ébranlé...

Agnès Michaux a été près de dix ans journaliste à Canal+. Elle a écrit et produit deux documentaires : À la recherche de Stanley Kubrick et Sur les traces de Terence Malik, ainsi qu'une soirée spéciale Roman Polanski. Les Sentiments est son septième roman.

Flammarion

Les Sentiments

DU MÊME AUTEUR

- Le Dictionnaire misogyne*, Jean-Claude Lattès, 1993.
Le Roman de Venise (anthologie), Albin Michel, 1996.
Sissi, une vie retrouvée (roman), Éditions 1, 1998.
Je les chasserai jusqu'au bout du monde jusqu'à ce qu'ils en crèvent (roman), Éditions 1, 1999.
Le Suaire (roman), Éditions 1, 2002.
Stayin'Alive (roman), Éditions du Rocher, 2005.
Zelda (roman), Flammarion, 2006.
Le Témoin (roman), Flammarion, 2009.

Agnès Michaux

Les Sentiments

roman

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-4349-1

Extrait de la publication

*Aux Adorables qui supportent les nuits trop blanches
et les matins blêmes.*

*Oh, great creator of being
Grant us one more hour
To perform our art
And perfect our lives.*

Jim Morrison, *The Ghost Song*.

Le bonheur

Elle était assise au bord du lit, le cul à l'air et les seins nus sous une chemise blanche qui avait passé la nuit en boule. Elle souriait en regardant en direction de la fenêtre. C'était le grand flot, la crue ravageuse. Le bonheur.

Elle avait peu dormi. Mais cela n'avait aucune importance. Ce *peu* qui n'avait pas eu besoin de cachets était miraculeux.

Elle savait que Cukor aurait son mauvais air, qu'il penserait : « Tu ne paies pas de mine, vraiment... » Non, aucune importance. La vie scintillait comme une guirlande de Noël. La réalité venait de changer de parfum et elle trouvait que l'air sentait rudement bon. Dans son dos, il dormait encore. Son bonheur. Virilement posé sur les plis du drap.

Oui, Cukor aurait son mauvais air. Mais il comprendrait. Il comprenait tout, même quand il l'avait un peu mauvaise. Il aimait les actrices, disait-on. Elle était son actrice. Et même les jours de ravage, le business finissait toujours par tourner. La blonde était parfois insupportable mais elle imprimait la pellicule avec une évidence désespérante. Il savait s'en tenir à cela, le vieux réalisateur.

Elle se leva. Elle voulait lui préparer un bon café. Comme une vraie femme. Elle longea le lit sur la

pointe des pieds. Quand elle passa à sa hauteur, l'endormi lui donna une tape amoureuse sur les fesses. Elle se retourna. Ils se regardèrent. Elle le trouva beau. Il la trouva ravissante avec ses joues qui rosisaient. Ils scellèrent le début de ce nouveau jour en échangeant un sourire. Puis elle reprit son chemin vers la cuisine avec un balancement de hanches de serveuse de rade pour chauffeurs routiers et bouseux multiscartes. Irrésistible. Elle sentait les yeux de l'amant appuyés sur les deux fossettes qui attisaient le feu sensuel au creux de ses reins. Elle se baissa pour attraper un jean qui traînait sur la moquette, au seuil de la chambre, et disparut dans le couloir.

Elle réapparut avec un plateau qu'elle posa un peu maladroitement sur le lit. Le café vacilla dans la tasse et tacha les draps. Elle porta les doigts à sa bouche comme une petite fille qui s'excuse d'avoir fait une bêtise. Lui, caressait du regard ses cernes roses, le bleu limpide de ses grands yeux nus, ses lèvres encore gonflées des baisers de la nuit.

— Viens...

Elle monta sur le lit et le café vacilla encore une fois.

— Tu n'en prends pas ?

— Oh, non, je ne bois jamais de café... et ne t'inquiète pas, j'ai commandé à manger.

Il n'aimait pas vraiment le café de ce côté-ci de l'Atlantique, mais celui-là, il savait déjà qu'il le boirait avec plaisir, avec tendresse, avec amour.

— Il fallait bien que ça arrive...

Il avait cherché ses mots. Son mauvais anglais le mortifiait, elle, le trouvait adorable. Il avait dit ça

sans regret. Sans inquiétude. Lui aussi avait eu le réveil heureux.

Elle pencha légèrement la tête en se tapotant les lèvres, puis s'appliqua à parler doucement pour qu'il comprenne tout ce qu'elle lui disait.

— Non, il ne fallait pas... Mais c'est arrivé... Toi... Je sais que tu sais...

Il plissa les yeux comme s'il regardait le soleil en face. Elle faisait une jolie moue en replaçant la mèche blonde qui lui tombait sans cesse au milieu du front.

— Tu te souviens, la première fois ?

— Oui...

Il tendit la main pour lui caresser la joue. Elle s'approcha.

— Ce soir-là, à Broadway... J'étais si heureuse tout à coup... Puis ce dîner tous ensemble, je ne sais pas... C'était...

Elle s'interrompit, un bras en l'air et la main dans les cheveux, avec sa petite moue oscillant entre bouderie et réflexion.

— ... Oui, des heures qui m'ont fait oublier qu'à ce moment de ma vie, je pleurais tous les jours...

Elle eut cette légère inflexion dans la voix, ce pli presque imperceptible de son cœur qui lui donnait envie de l'attraper par les cheveux, là, tout de suite, et de rouler avec elle sur la moquette de la chambre, en commettant les saloperies les plus douces.

Puis, dans l'instant, elle éclata de rire.

— C'est loin, maintenant...

— Pas si loin, tu sais... Sept mois seulement.

— Oh, si, c'est loin ! Une autre époque ! Une autre vie ! Et tu vois, dans celle-ci, je ne pleure plus, je suis heureuse...

Il but une nouvelle gorgée de café et elle se mit de nouveau à rire. Il s'étonna.

— Qu'est-ce que tu trouves si drôle ?

— Je repense à ce jour-là...

— La trouille de ma vie, ce show à Broadway...

— Tu te souviens, pendant ton spectacle ? Pas le premier soir, non, le deuxième...

— C'est vrai que tu es venue les deux premiers soirs... Avec Montgomery Cliff à la première puis, le lendemain, avec...

— Oui... ce fameux deuxième soir où je suis venue avec Arthur... Quelle rigolade !

— Le coup de la braguette ?

— Oui, la braguette lumineuse ! Ah ! ah ! ah ! C'était irrésistible ! Ce fou rire que nous avons eu !

— J'avoue que j'ai beaucoup moins ri que vous... La salle qui s'esclaffait, cela m'a un peu déstabilisé... Parce que, tu sais, je ne comprenais pas du tout pourquoi...

Oui, il se souvenait des boutons de sa braguette qui attrapaient la lumière des projecteurs à chaque fois qu'il mettait les mains dans ses poches, enfin, il se souvenait de ces amis morts de rire lui expliquant, après le spectacle, la raison des gloussements qui avaient fusé dans la salle.

Elle ressentait comme si c'était hier le charme de ce moment-là, de cette première fois où elle l'avait vu, l'homme qui chantait si bien avec son corps.

— C'était tellement drôle !

— Oui, finalement...

Il la prit dans ses bras et elle éclata vraiment de rire, un rire sorti du fond d'elle-même et qu'elle semblait lancer vers le ciel en signe de gratitude.

Des pans entiers de son passé étaient en train de fondre en elle, comme un métal cherchant une nouvelle forme. C'était le signe. Elle savait. Le passé se refaçonnait en courbes douces. Ils allaient s'aimer longtemps. Elle l'avait aimé dès le premier regard. Et elle soupçonnait Arthur de l'avoir vu avant eux. Arthur, qui n'était pas resté, qui avait trouvé un prétexte pour les laisser seuls tous les deux. Arthur qui avait vu la porte s'ouvrir pour eux tandis que, pour lui, elle se refermait. Sans qu'il puisse espérer en retrouver jamais la clef. Pour toujours. Mais il ne voulait pas encore y croire tout à fait.

Le room service frappa poliment à la porte du bungalow. Le petit déjeuner qu'elle avait commandé attendait derrière la porte sur un grand plateau. Des œufs, des saucisses, du fromage blanc, du jus de fruit, une énorme thermos de café et un verre de lait, pour elle. Elle tira le plateau à l'intérieur et revint vers son amour en chantonnant un air du film qu'ils tournaient ensemble.

*You'll just love my embraces cause
they'll fit like a glove...
We could get down to cases, maybe...
Kiss me, baby...
Let's make love... Let's make love...*

Elle continuait de chanter cet air sensuellement drôle en lui beurrant un toast. Il chanta avec elle. Comme une jolie répétition sans trac. Le parfait état d'esprit de la scène. Cukor aurait été content d'eux.

Elle beurrerait les toasts avec l'application d'une petite fille qui nourrit sa poupée en se prenant pour

une parfaite maman. Le swing du couteau se répétait sur ses seins qui balançaient en frottant contre le coton blanc de la chemise. Elle lui tendit un toast beurré avec un air de fierté enfantine.

— Merci...

Il avait faim.

Pendant des années, il s'était bien tenu. Il ne savait pas pourquoi, parce qu'après tout, ce n'était pas vraiment son genre. Il aimait les femmes et plaire le rassurait. Mais il s'était tenu. Il aimait sa femme, sans doute était-ce aussi simple que cela. Seulement, voilà. Un feu s'était allumé en lui, entre eux, pour elle, la ravissante, l'irrésistible qui lui beurrerait ses tartines, entre cette gaîté et cette angoisse qu'ils partageaient si intimement. Entre la vulnérabilité et la lucidité qu'ils se reconnaissaient mutuellement sans avoir besoin d'en parler. Lui et elle n'étaient dupes de rien et travaillaient comme des dingues. Lui et elle avaient voulu transformer leur enfance. Arriver.

Perdu un instant dans ses pensées d'homme adultère, il n'avait pas vu qu'elle s'était mise debout sur le lit. Il leva la tête.

Elle déboutonna son jean, se dandina pour le faire tomber jusqu'à ses pieds et le balança en le faisant tourner à l'autre bout de la chambre. Puis ce fut au tour de la chemise de rejoindre le fouillis ambiant. À l'évidence, l'ordre était moins son truc que la nudité, pensa-t-il. Il ne la quittait plus des yeux en mâchonnant son toast, une tranche épaisse et moelleuse au goût légèrement sucré qui fondait sur la langue.

Il la trouvait formidablement saine, belle, désirable. Elle avait ce charisme rayonnant, cette chaleur

irradiante qu'elle offrait à tous et que tous recevaient parce que ce n'était pas du flan, pas du cinoche, c'était elle.

— Tu me passes mon verre de lait ?

Elle le but d'une traite, debout, en balançant légèrement d'un pied sur l'autre. Une moustache de crème blanche s'accrocha au-dessus de ses lèvres. Vue de l'oreiller où il enfonçait voluptueusement sa tête, elle avait l'air d'une sculpture monumentale. « La buveuse de lait », pensa-t-il avec un sourire.

La veille, après leur bain respectif, il était allé frapper à la porte de son bungalow pour répéter avec elle – c'était leur habitude – la scène du lendemain. Mais elle avait passé une tête ébouriffée et susurré qu'elle se sentait trop fatiguée, bonne à rien. Ses grands yeux las confirmaient ses mots. Alors, il était retourné travailler seul de son côté. Peu de temps après, on avait cogné à sa porte. Elle a dû changer d'avis, avait-il pensé, heureux et rassuré. Mais au lieu de la blondeur solaire de sa partenaire, une horrible petite boule noire se présenta. La mère Strasberg. C'était bien la dernière personne à qui il avait envie de parler à cet instant. Il avait une scène délicate à travailler et n'avait aucune envie d'être dérangé. Surtout par la sorcière.

« Vous savez, Yves, Marilyn est très ennuyée de ne pouvoir travailler avec vous ce soir... Si vous alliez lui dire bonsoir, cela la rassurerait... Je crois qu'elle a peur que vous ne lui en vouliez... »

La vieille chouette l'avait accompagné jusqu'en bas des escaliers et avant qu'il ne fasse les quelques dizaines de mètres qui le séparaient du bungalow de

sa partenaire, elle lui avait glissé à l'oreille : « C'est ouvert et elle est dans sa chambre... »

Il avait fait comme Paula Strasberg avait dit. Il avait ouvert la porte, traversé le salon – un salon tout blanc, les rideaux, les fauteuils... Sur la tache noire de la table basse, il avait aperçu une boîte de caviar entamée et une bouteille de Dom Pérignon rosé. Il avait bu une gorgée au goulot, il ne savait pas pourquoi. Arrivé dans la chambre, il l'avait trouvée allongée avec une toute petite mine. Alors il s'était assis au bord du lit et lui avait doucement tapoté la main.

— Ça ne va pas ?

— J'ai un peu de fièvre, je crois...

— Oh...

— Mais... je ne veux pas que tu t'inquiètes, ça va aller... Enfin, je veux dire que demain, il n'y aura pas de problème... Je serai là et à l'heure... Je suis contente de te voir.

— Moi aussi, je suis content de te voir... Et j'ai hâte que le matin soit là.

— Amanda sera-t-elle finalement séduite par Alex Dumas demain ?

— Alex Dumas fera de son mieux...

Ils se renvoyèrent un sourire.

— Il me reste une demi-page à réviser justement, pour demain. Je vais te laisser te reposer... »

C'était à ce moment que l'impossible était arrivé. Quand il s'était penché pour lui souhaiter bonne nuit, quand il s'était approché – pour quoi ? L'embrasser sur le front ? Mais embrassait-on une telle créature sur le front ? – et que tout avait glissé, sa

LE BONHEUR

tête à elle, ses lèvres à lui... Que tout avait glissé, merveilleusement, voluptueusement. Ardemment.

Elle avait fini son lait et sa danse de petite chipie. Elle s'allongea, laissa tomber le verre sur le sol et l'attira contre elle. Il sentit. Toute sa peur l'avait quittée à cet instant. Toute sa peur. C'était bouleversant.

Il lécha la crème. Ils s'embrassèrent. Ils glissèrent. Encore une fois.

Dehors, c'était le printemps et deux voitures les attendaient pour les emmener au studio.

